

“ Voyons, ne pleure pas, lui dit Gertrude, prise de remords. Viens t'asseoir là, à côté de moi, et reste tranquille; nous irons tout à l'heure au grenier chercher un petit lit pour toi; et puis nous mettrons le couvert pour dîner, et tu auras de la confiture, si tu es sage.”

Jean s'assit et suçait son pouce pour se donner une contenance. Lina avait repris son torchon et tirait l'aiguille sans lever les yeux. Gertrude arrivait au fond de la valise.

“ Mes poires ! ” dit tout à coup le petit Jean. Gertrude venait de trouver au fond de la valise deux superbes poires, qu'elle déposait sur la table.

“ Donne-moi un couteau, veux-tu ? dit-il à Gertrude d'une voix caressante. C'est pour couper mes poires : je t'en donnerai ! ”

Cette offre naïve alla au cœur de Gertrude. Elle ne faisait jamais rien pour personne; mais aussi personne ne faisait rien pour elle; et ce pauvre petit voulait lui donner de ses poires ! Elle se pencha vers lui et l'embrassa; Jean lui jeta ses bras autour du cou.

“ Il ne faut pas les manger à présent, lui dit-elle : ce sera pour le dessert... Là ! j'ai fini mon ouvrage : allons chercher le petit lit.

— Elle aussi ? dit Jean en montrant Lina.

— Si elle veut ! ” Et Gertrude prit à son clou la clef du grenier, et monta l'escalier avec Jean pendu à sa jupe. Lina les suivait.

Le grenier était plein de vieilleries, et les vieilleries sont si amusantes pour les enfants ! Jean allait de l'une à l'autre, les touchait, questionnait : et ses questions éveillaient dans l'âme de Gertrude des nichées de souvenirs endormis. Elle lui répondit avec complaisance d'abord, avec plaisir ensuite; et Lina, s'enhardissant, se mit à l'interroger aussi.

Ils causaient tous trois comme de vieux amis, quand on entendit un “ miaou ! ” très doux sortir d'une bergère à coussin de plume; et un petit chat blanc, qui venait de se réveiller, montra sa frimousse mutine.

“ Oh ! le joli minet ! ” s'écria Jean. Lina alla prendre le petit chat, qu'elle couvrit de caresses.

“ Par où est-il entré ? dit Gertrude. Il faut le chasser : c'est voleur un chat, c'est traître, cela saute tout...”

— Je veux le petit minet ! ” cria Jean en frappant du pied. Lina ne dit rien, mais elle cachait sa figure attristée dans la fourrure de la petite bête.

“ Toi aussi, tu le voudrais ? lui demanda Gertrude.

— J'en avais un tout pareil, qui dormait sur les genoux de maman”, répondit la fillette dont les yeux se remplirent de larmes.

En vérité, Gertrude s'étonnait d'elle-même : elle avait envie de pleurer aussi.

“ Allons, garde-le, et tâche de bien l'élever”, dit-elle à Lina.

Le reste de la journée ne ressembla pas du tout aux journées précédentes. Il fallut s'occuper de l'installation de Jean, de celle du petit chat; les échos de la vieille maison répétèrent des éclats de rire enfantins... et Gertrude fut tout étonnée, le soir, de constater que tout ce dérangement ne lui avait pas été trop désagréable.

Il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte. Il en avait coûté beaucoup à Gertrude Tronkaven pour accepter le métier de mère de famille; une fois qu'elle s'y fut mise, elle y trouva de plus en plus de plaisir. Elle considérait Lina tout à fait comme sa fille; et pour ce qui est de Jean, Jacques a écrit à sa sœur que si son petit garçon ne la gênait pas trop, il resterait deux ans de plus en Amérique : il reviendrait ensuite se fixer à Bruges pour toujours. Il peut bien rester encore dix ans ! elle souhaiterait même qu'il ne revint jamais, si la tendresse du petit Jean n'assurait pour toujours au foyer de ses parents une place pour la tante Gertrude.

Mme J. COLOMB.

Si quelques-uns de nos lecteurs sont ennuyés par la chute de leurs cheveux, la meilleure préparation pour y remédier est l'emploi du Rénovateur des Cheveux, de Hall. Ses mérites en font foi.

FEUILLETON DU “SAMEDI”

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

TROISIÈME PARTIE

XXV

(Suite)

Après avoir décidé moi-même ce départ, je ne vois pas sous quel prétexte je puis maintenant le retarder.

— Que madame la marquise ne soit pas embarrassée, elle n'a rien à changer aux dispositions qu'elle a prises.

Dans huit jours j'aurai l'honneur de la voir au château de Coulange.

Morlot la salua respectueusement et se retira.

La jeune femme resta immobile au milieu de la chambre, les yeux mornes et la poitrine oppressée.

Le bruit des pas de Morlot cessa de se faire entendre.

— Il est parti ! murmura-t-elle.

Que se passe-t-il donc en moi ? Il a voulu me rassurer, et c'est de la terreur qu'il m'inspire ! Je suis en proie aux plus noirs pressentiments, l'horrible angoisse est dans mon cœur, toutes les craintes me saisissent... Oui, oui, j'ai peur !

Tout à coup ses yeux étincelèrent.

— Mais que me veut-il donc, cet homme ? exclama-t-elle.

Elle se redressa, superbe d'énergie, le regard éclairé d'une noble fierté, et, le front haut, parut jeter un défi au danger inconnu qui la menaçait.

QUATRIÈME PARTIE

I

Quatre jours de soins avaient suffi pour remettre Gabrielle sur pied. La joie de se retrouver sous la protection de Morlot et d'avoir Mélanie près d'elle avait aussi contribué à son prompt rétablissement.

— Vous voilà donc guérie, dit l'agent de police à la jeune femme; c'est égal, il n'était que temps que vous sortiez de votre prison. Je frissonne en pensant que je serais peut-être arrivé trop tard le lendemain.

— Près de vous, mes bons amis j'oublie l'effroyable danger que j'ai couru. Il me semble que c'est un rêve horrible que j'ai fait.

— Et dont le souvenir s'effacera, ajouta Morlot. Maintenant, voici ce que j'ai décidé : Vous et Mélanie, vous allez faire vos malles ce soir, et vous partirez pour Miéran demain par le train de midi.

— Demain ? fit Gabrielle.

— Oui. Blaisois est prévenu; vos deux chambres sont prêtes et vous attendent. Comme je suis convaincu que vous ne vous ennuierez pas à Miéran, vous pourrez y passer un mois ou deux et même plus si cela vous convient.

— J'aurais voulu, interrompit Gabrielle, aller deux ou trois fois encore au jardin des Tuilleries.

— Ma chère Gabrielle, vous n'y rencontreriez plus les enfants du marquis de Coulange. Ils sont au château de Coulange.

Les yeux de Gabrielle s'illuminèrent. Elle se tourna vers Mélanie et lui dit :

— C'est convenu, nous allons préparer nos malles et nous partons demain.

— Dans quelques jours j'irai vous rejoindre, dit Morlot.

— Morlot, tu as ton idée, lui dit Mélanie à part.

— Parbleu ! Mais tu connais la consigne : jusqu'à nouvel ordre, silence !

— Et mystère ! ajouta-elle en riant.

Pendant les trois jours qui avaient suivi l'enterrement de madame de Perny, l'agent de police s'était livré à de nouvelles investigations. Il avait fouillé plus complètement dans la vie intime de Sothène et était parvenu à savoir qu'il faisait du jeu un métier, dans lequel il trouvait les ressources qui lui manquaient ailleurs.

Il avait appris en même temps que la maîtresse de M. de Perny, demeurant rue de Provence, était la directrice d'un tripot.

— Je n'ai plus à m'occuper de cette affaire, s'était-il dit; dans quelques jours la dame et ses complices seront coffrés. Je n'ai qu'à allonger le bras et ouvrir la main pour l'empoigner. Reste à savoir ce que je révélerai à l'instruction. Voleur d'enfant, faussaire, voleur au jeu, parricide, sans préméditation, je le crois, mais parricide quand même, c'est une condamnation aux travaux forcés à perpétuité qui l'attend si je dis tout. Cela va dépendre de mon entretien avec la marquise de Coulange. La sœur va décider du sort de son frère. Étrange situation tout de même.

Il accompagna sa femme et Gabrielle à la gare de l'Est et les installa dans un compartiment de 2^e classe.

Un employé ferma la portière. Le train se mettait en marche.

— A bientôt ! dit Mélanie.

— Oui, à bientôt ! répondit Morlot.

Pendant un instant encore, il vit s'agiter la main de sa femme et celle de Gabrielle, puis le train disparut.

— Allons, tout va bien, se dit l'agent de police. Eh ! eh ! je prépare ma mise en scène.

A une heure un quart, il entra dans un petit café en face du Palais de Justice. Il jeta un coup d'œil dans l'établissement et s'avança vers deux hommes qui buvaient de la bière, assis seuls à une table. Après leur avoir donné une poignée de main, Morlot prit place à leur table, et commanda une nouvelle canette.

Ces deux hommes, qui paraissaient avoir de vingt-cinq à trente ans, étaient des collègues de Morlot. L'un se nommait Mouillon, l'autre Jardel.

Morlot les savait intelligents, zélés, actifs, capables, en un mot,